

## **Petites leçons de la Serpentine (où il n'y a pas que les oiseaux).**

C'est peut être sympa la fibre de verre translucide, mais il y a de cela trois ans, à la Serpentine, il y avait Peter Zumthor. Et Zumthor, je peux vous le jurer, ne fait pas dans le 'sympa', lui.

Pour comprendre, il faut savoir en quoi consiste le jeu à la Serpentine :

Chaque été, depuis maintenant 14 ans, un architecte est invité à construire, dans une petite esplanade dans Hyde Park, ce qu'on appelle une folie, c'est à dire une construction de petite ou moyenne échelle, sans réelle utilité, qui vient meubler un milieu végétal pittoresque. En quatorze ans, il y a donc eu quatorze projets différents. Tous sont construits sur un même site, obéissent aux mêmes contraintes de budget, de réglementations... Et tous, en gros, ont le même client et le même public. Seule l'imagination de ceux qui les dessinent et les réalisent diffère. Et Dieu sait à quel point!

Sur ces quatorze folies, j'en ai visité sept, une chaque année.

En 2008, il y a eu Gehry, qui a entassé un gros tas de bois, des tonnes et des tonnes, en fait, (dé)construisant ainsi un inextricable chaos. Puis, l'an d'après, est venue Sejima. La magnifique Sejima et son toit d'inox flottant. Elle est, et elle a fait la perfection de la perfection de ce à quoi la perfection peut ressembler. Mais c'est tout. Après, vint Nouvel, que Londres n'intéresse visiblement pas, qui a morcelé, composé à sa guise, puis qui a tout peint en rouge. Théâtral, mais pédant et fatigant à vouloir tout dire au même temps.

Ensuite, la grâce -en personne- frappa en l'été 2011.

Après elle, à la Serpentine, Herzog et Demeuron et Ai Wei Wei ont creusé un gros faussé et l'ont couvert d'une assiette d'eau. Personne n'a jamais su pourquoi. Les a suivis, un an plus tard, un jeune japonais inconnu. Il a assemblé des petites barres d'acier et il a raconté à tout le monde qu'il avait construit un nuage, bref... Et enfin, cette année, un gars très 'smart' du Chili a gonflé une roue en caoutchouc, il l'a enroulée de sparadraps en fibre de verre, puis il l'a dégonflée... Et les gens se promènent dedans maintenant... Qui a dit qu'on s'ennuyait en archi?

L'année de la grâce était celle de Peter Zumthor. Un magicien suisse. Quand le monde, dans ce jeu, voulait se montrer, Zumthor a su 'donner à voir'. Quand tout le monde avait pris le jeu de la Serpentine pour un show, une démonstration de force et de charme, une occasion pour se pavaner, exhiber son avant-garde, afficher son talent et démontrer ses théories, Zumthor avait fait ce que personne d'autre n'avait su faire: une invitation à comprendre et à contempler.

En 2011, Zumthor a seulement eu l'idée -théoriquement absurde- de créer un jardin dans le jardin. Un petit jardin clos dans l'immensité de la verdure d'un grand parc. Ce jardin clos est simplement un patio rectangulaire aux proportions 'parfaites', entouré d'une double-paroi noire et d'un auvent. De l'extérieur, c'est un parallépipède noir, dont les murs rappellent les clôtures de chantiers. Et rien de ce qui est à l'intérieur n'apparaît du dehors. On passe des chicanes sombres pour l'atteindre. Et quand on l'atteint, cet intérieur, on est ailleurs, dans un lieu sans références et sans connotations, ce n'est ni le Japon, ni

l'Andalousie, ni Oxford... Uniquement restent le jardin, le ciel, le soleil, la lumière et soi-même, un invité dans tout ceci.

Les matériaux sont les plus pauvres qui soient, ils ne sont après-tout destinés qu'à vivre trois mois de temps. Mais le dessin est aussi parfait que celui d'une montre suisse. Rien ne flotte, rien ne dépasse, rien ne s'écorche. Il n'y a pas un millimètre de trop ni un millimètre de moins. Parmi les millions de patios du monde, c'était peut-être le patio le plus réglé, une machine de patio, du papier à musique en patio, construit seulement avec des planches en 'carton' (ou presque) badigeonnées d'une étanchéité noire.

Tous les autres avaient dépensé le budget à jongler avec des prouesses techniques et esthétiques qui étaient 'sympa' à expérimenter, mais qui allaient être démontées un jour. Et Zumthor avait dépensé son budget à composer ce jardin de fleurs rares, aussi éphémères que le bâtiment qui allait les abriter, sachant bien qu'elles aussi allaient vivre et mourir l'espace d'un été. Aux milliers de fleurs qui avaient déjà fleuri dans Hyde Park, Zumthor et son paysagiste allaient mettre en scène d'autres, différentes et vues différemment, dans l'intimité d'un patio contrastant complètement avec la béatitude du parc. Et ce qui allait être tout sauf éphémère, c'est l'expérience de ce jardin.

Ce que Zumthor avait vu et qu'aucun autre n'avait compris sur ce site de Hyde Park, c'est que construire est une affaire d'altruisme. Autrement, c'est du spectacle qu'on finit par oublier, du remplissage d'air, du bruit. Toute la maîtrise qu'il aurait pu mettre à soigner l'objet qu'il a créé (qui est en tous points irréprochable), il l'a mise à soigner la vie que cet objet allait accueillir. Comment le soleil, le vent et la pluie allait s'y comporter? Comment les bruits allaient s'y propager? Quelles senteurs? Quelle lumière allaient venir inonder ce lieu? Quand et comment? Et surtout, quels types de gestes, d'émotions, de regards, de dialogues allaient y prendre vie? Et rien de tout ceci ne s'oublie, même d'une construction éphémère.

Sans un regard initié (d'architecte), on ne voit rien de toute l'énergie qui dépensée pour qu'on n'oublie rien d'un tel lieu. Sans ce regard initié, on se rappelle juste d'un patio où quelqu'un a planté un beau jardin exotique dans une boîte en carton noir. On ne voit pas l'angle de la toiture réglé au degré près qui permet aux rayons du soleil d'y bouger différemment à chaque heure de la journée. On ne voit pas les proportions ajustées au millimètre près pour que le corps humain ne s'y sente ni oppressé ni perdu. On ne voit pas tous les joints d'angles, les têtes de vis cachées, les chevrons noyés, qui font qu'on se sente dans une boîte à musique finie et achevée avec soin... En revanche, on se souvient des fleurs, de la brise qui les fait bouger et de la lumière qui les baigne. On se souvient d'un lieu. Et c'est ceci qu'est l'architecture, nous dit Zumthor.

A la Serpentine, il y a donc eu Zumthor et son 'Alhambra en carton'. Et il y a eu le reste du monde. Aucune photo, ni aucun film n'auraient pu rendre fidèlement l'impact de ce patio. Toutes les photos que j'en ai vues sont désespérantes d'injustice. Vous savez pourquoi? Parce que ce n'est pas une architecture conçue pour être prise en photo, admirée, mais pour être vécue.

Je suis revenue plusieurs fois dans ce pavillon en 2011 pour essayer de comprendre ce que ce prophète de Zumthor voulait dire. A chaque fois la réponse était différente. Mais

une seule une constante restait: Si tu veux construire, pour de vrai, sache que ce n'est pas de toi qu'il s'agit. Tu es le dernier sur la liste des choses qui font un objet d'architecture. Ce n'est ni de l'art, ni du service, ni du spectacle. C'est un dialogue avec une multitude d'intervenants, dont certains sont de taille. Le soleil en personne est parmi eux! Et dans ce dialogue, il faut être le médiateur, l'animateur, le metteur en scène du débat, et cela suffit. Et dans ce dialogue, il faut être humble, au point le plus bas qu'on puisse atteindre et tout céder, là où il faut l'être. Et il faut être radical, ferme et généreux, infiniment, sans rien compter, là où il faut l'être.

Non, ce n'est pas Coelho, loin de là! Parce que Coelho aurait donné la suite de la réponse à ce "Là où il faut l'être", alors que toute la question est là. Et pour lui trouver une réponse, il fallait être Zumthor... ou rien du tout.

PS: Il y a quelques années, je n'aurais jamais exprimé ce que je viens de dire aussi ouvertement. Peut être par manque de courage. Mes proches et amis que j'avais emmenés voir le pavillon de Zumthor avaient des réactions très mitigées face à ce dépouillement qu'ils trouvaient exagéré, parfois vide de sens, austère et même 'vilain'. Arte-povera, anti-progrès, ascétisme. Et je trouvais ceci injuste et blessant. Mais, après tout, tout le monde n'avait pas besoin d'être d'accord. Et évidemment, il y a toujours ceux qui comprennent. A la sortie de ma première visite à ce pavillon, mon premier coup de fil a été à mon partenaire associé. "Il faut que tu viennes voir ça". Et bien-sûr, il a compris, dès le premier regard, ce que patio en carton voulait dire. C'était donc facile et confortable de ne parler qu'à ceux qui allaient comprendre et d'épargner les autres.

Aujourd'hui, ce n'est pas que grand chose aie changé. Mais il y a cette sensation permanente, que tout a été poussé à ces dernières limites, au point de l'écoeurement, en architecture comme ailleurs. Et c'est l'arrogance du monde qui devient fatigante. Alors, il faut choisir son camp, assumer d'avoir choisi ce camp là et défendre son camp... et ne pas rester seuls à penser ce que l'on pense et à faire ce que l'on fait. (Cela vous rappelle des choses ?)

Ce jeu de la Serpentine aura été l'une des plus belles leçons d'architecture (non vernaculaire) que j'ai reçues. Et je voulais ne pas l'oublier et aussi la partager avant de partir (ce n'était pas mon intention d'écrire un aussi long texte en commençant, rrr). La raison est que, à l'occasion de l'une des premières leçons de théorie de l'architecture à Tunis, dans un amphithéâtre plein à craquer, on nous avait dit ouvertement, qu' "à un site donné et des circonstances données, il y a une unique réponse architecturale valable", et le but c'était de la trouver. Well, non! S'il est une définition du fascisme en architecture, c'est probablement celle là. Et peut-être que le mal vient de là (aussi). Des réponses, il y en a une infinité. Mais chacun doit trouver la sienne s'il veut être cohérent et s'il veut construire (pour de vrai, pas pour le spectacle ou pour le service). Et dans ce souci de cohérence, il faut savoir exactement où cette réponse se situe dans le champs des possibles...

Sihem Lamine